

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 146 (2001)
Heft: 8

Artikel: Anatomie de la défaite. 1re partie
Autor: Richardot, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346160>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Anatomie de la défaite (1)

Le maréchal de La Palisse n'aurait pas mieux écrit que « le meilleur moyen de ne pas être vaincu est de ne pas s'exposer à la défaite ». Or la pratique de l'art militaire est basée sur l'oubli de ce principe. Art ingrat que l'art militaire dont certains des plus grands praticiens (Hannibal, Napoléon, Lee) se signalent par des défaites exemplaires ! D'après le duc de Wellington, rien ne ressemble plus à une défaite qu'une victoire. Ce propos est vrai pour certaines batailles où les pertes ont été lourdes des deux côtés. Végèce, tacticien romain, conseillait dans un tel cas d'élever des trophées sur le champ de bataille et de faire résonner trompettes et clameurs.

■ Philippe Richardot

Qu'est-ce qu'une défaite ?

On identifie d'abord le résultat d'une bataille aux pertes subies et au terrain gagné ou abandonné. Quand les pertes ont été équivalentes des deux côtés, le retrait du champ de bataille d'une des parties désigne le vaincu. C'est le cas à Leipzig (1813) et à Antietam (1862) où Napoléon et Lee se retirent après un affrontement frontal sanglant. Trois considérations motivent alors le retrait : la décision ne peut être forcée, l'ennemi encaisse mieux les pertes, la volonté fléchit. Celui qui s'avoue vaincu le devient. Pour le vainqueur, c'est alors une « victoire à la Pyrrhus », c'est-à-dire un succès coûteux par référence aux batailles remportées par le roi d'Épire sur les Romains au III^e siècle avant le Christ.

Par contre, il est des victoires éclatantes. Le vaincu subit des pertes très supérieures et doit faire retraite. C'est le cas à Austerlitz (1805) : les Français n'ont que 9000 tués et blessés

pour 26000 aux Austro-Russes défaits. La défaite est plus incontestable encore quand le vaincu est anéanti par encerclement comme à Cannes (216 avant le Christ) et Stalingrad (1943).

Mais le terrain abandonné et les pertes ne sont pas les seuls critères d'évaluation de la défaite. Les signes pour identifier une défaite militaire sont également des pertes réellement ou

relativement supérieures à l'ennemi, le flottement, le recul, la perte de positions-clés, le renoncement à un objectif, la retraite, la désorganisation du dispositif, la paralysie, la déroute, enfin, la capitulation, voire l'anéantissement. Ces critères, tant matériels que moraux, s'appliquent à une escouade comme à une armée. Ils sont autant de stades qui s'enchaînent les uns aux autres. Les premiers sont réparables, les seconds sont ir-

Les stades de la défaite

(grille d'interprétation tactique, opérative, stratégique)

Situation « redressable »

	facteurs
■ pertes réellement ou relativement supérieures	matériel
■ flottement	moral
■ recul	matériel
■ perte de positions-clés	matériel
■ renoncement à un objectif	moral
■ retraite	matériel
■ désorganisation du dispositif	matériel

Situation irrémédiable

■ paralysie	matériel/moral
■ déroute	matériel/moral
■ capitulation	moral
■ anéantissement	matériel

rémédiables. Ils constituent une véritable dynamique.

S'il y a des stades dans la défaite, la défaite elle-même se mesure d'après son influence sur le cours des événements. S'impose donc le concept de bataille décisive. Certaines infléchissent le cours d'une guerre. En 1944, pour conclure *Makers of Modern Strategy*, Edward Mead Earle écrivait que «seules les batailles finales décident des guerres.» D'autres batailles infléchissent le cours d'une civilisation. John Fuller a énoncé le concept de bataille décisive dans *Decisive Battle of the Western World and their influence upon History (1954-1956)*. Ces batailles sont rares et significatives. Marathon (490 avant le Christ) sauve la civilisation grecque et européenne de l'asservissement oriental. La prise de Constantinople par les Turcs ottomans (1453) met un terme à l'Empire byzantin et implante durablement l'islam en terre européenne. Le vaincu perd plus que sa liberté ou sa vie, il y perd son âme.

La défaite de type politique, quoique décisive sur le cours d'une guerre, ne résulte pas d'une bataille perdue. Elle résulte d'un abandon de territoire, voire de populations, mais pas d'une reddition militaire: cas des conflits de décolonisation tels que l'Indochine (1949) ou l'Algérie (1962).

Le Grec Xénophon disait que l'art de la guerre est celui de garder sa liberté. Un demi-millénaire plus tard, le Romain Végèce y voit la défense de la liberté civique et des autres arts. On peut aussi comprendre

Les types de défaite

1. momentanée

- tactique le vaincu peut se refaire dans le cours même de la bataille
- opérationnelle le vaincu peut se refaire à une prochaine bataille

2. décisive

- stratégique le vaincu ne peut plus infléchir le cours de la guerre
- politique le vaincu aurait les moyens de poursuivre la guerre
- finale le vaincu ne peut plus poursuivre la guerre
- «civilisationnelle» le vaincu est acculturé, asservi, expulsé ou anéanti

qu'à la guerre, le grand art est de sauvegarder sa liberté d'action. Le signe le plus évident de la défaite est le moment où il ne reste plus de liberté d'action. Au vainqueur d'imposer sa loi. Est vaincu celui qui l'accepte.

Les causes de la défaite

La faiblesse du vaincu tient à ses conditions matérielles inférieures, voire à un moral déficient et/ou aux erreurs qu'il a commises. Le général Gallois a fait très justement remarquer à l'auteur que la victoire ou la défaite sont parfois jouées avant qu'un coup n'ait été échangé. Certains vaincus sont désespérément plus faibles sur le plan matériel. Ni l'art, ni la vaillance ne peuvent empêcher la défaite. En septembre 1939, il est difficile à la Pologne de résister à l'Allemagne puis à l'U-

nion soviétique, dont les forces matérielles sont bien supérieures et qui la prennent en tenaille. L'Allemagne, en 1945, subit une défaite comparable face aux Américains et aux Soviétiques.

Certains vaincus apparaissent de force égale, voire supérieure au vainqueur, mais cette force n'est qu'apparente. La défaite s'explique alors par le manque de cohésion ou de densité du vaincu. Végèce écrit que «la valeur l'emporte sur le nombre» et rappelle les victoires des petites armées grecques sur les immenses armées des Perses, au V^e siècle avant le Christ. La cohésion des rangs et la discipline expliquent ces succès. Ces victoires sont aussi dues à la supériorité matérielle du combattant grec bardé de bronze et armé de fer sur des Perses couverts de toile et de boucliers d'osier. Aux

Romains décadents qui voulaient l'effrayer par leur nombre supposé, le Goth Alaric répond en 410 que «plus l'herbe est grasse plus elle est facile à tondre». La densité l'emporte sur la masse inerte. Cette faiblesse matérielle réside dans la troupe, mais trouve sa cause dans le commandement qui n'a su ni la préparer ni l'armer avant la guerre.

La supériorité est préalablement acquise dans l'étude et la fabrication des matériels. L'exemple de la Campagne de France en 1940 illustre l'effondrement des Franco-Britanniques aux effectifs humains et matériels sensiblement égaux aux Allemands. L'aviation française est désorganisée par la production industrielle: certains avions livrés sans armes de bord par crainte de leur capture par la cinquième colonne communiste ne sont pas «bons de guerre». Les quelques sabotages communistes ne sont rien en comparaison des «ratés»

de l'industrie. Individuellement, chasseurs et blindés français soutiennent la comparaison avec leurs équivalents allemands. Les chars français sont même mieux blindés et armés, mais ils ne sont pas conçus pour l'exploitation dans la profondeur: erreur de doctrine...

La doctrine joue un rôle essentiel: si, en France, on tend à répartir 3000 blindés en 100 bataillons de 30 engins, en Allemagne, on les articule en 10 divisions. Les Allemands favorisent les liaisons radio dans leurs formations blindées, alors que les Français les ont négligées, croyant à une guerre statique. Du côté français, on est toujours en 1918 («une guerre de retard»), du côté allemand, on est en 1939, quitte à se faire dépasser dans la suite du conflit par les Soviétiques et les Américains, au plan matériel mais aussi doctrinal. La production du matériel doit s'appuyer sur la doctrine. Le général Marshall reconnaît la légè-

reté des chars *Sherman* face aux *Panzer* allemands, mais il rappelle que les *Sherman* ont été conçus pour être projetés à 15000 kilomètres. La guerre logicienne l'emporte sur la guerre tacticienne!

Dans la préparation à la guerre, le facteur psychologique est déterminant. Tout lecteur de César a en tête l'image de plaines où hommes et chevaux fuient éperdument les Romains vainqueurs. Dans certains cas, les Gaulois, surpris par une contre-attaque audacieuse, fuient dès le premier contact. Au XIX^e siècle, le colonel Charles Ardant du Picq rapporte un phénomène similaire: deux régiments de cavalerie se chargent mais l'un fuit avant de parvenir au contact. Mai 1940 est le meilleur exemple d'une panique collective: près de 5 millions de civils français fuient l'avance allemande, certains ne font que quelques kilomètres avant de revenir à domicile! La percée de Sedan l'illustre militairement. Dans le secteur de Bulson, les troupes françaises, des réservistes mal commandés, fuient devant l'arrivée des *Panzer* qui n'ont pas encore franchi la Meuse mais que la rumeur précède! Près de la moitié des soldats français de 1940 sont des anciens de 1914-1918... La légendaire ténacité du «poilu» de la Grande Guerre s'est perdue.

La panique est toujours révélatrice d'un commandement incapable de «tenir» ses troupes et de les rallier. Le ralliement dans la chaleur de l'action repose sur un travail patient de préparation au combat, fait de



La ruée des Panzer.



Junkers JU 87 Stuka.

discipline et de motivation. Une troupe bien «dressée» peut réparer une erreur de manœuvre. Ainsi les légionnaires de César à la bataille de la Sambre (57 avant le Christ), surpris en ordre de marche sur un terrain compartimenté. «Chacun d'eux, en raison de la proximité et de la vitesse de l'ennemi, n'attendait pas maintenant les ordres de César, mais prenait sur soi de faire ce qui

lui semblait bon.» Les légions romaines l'emportent, alors que César n'est plus qu'un simple combattant dans la mêlée

Certains vaincus égalent ou surpassent matériellement leur vainqueur, et rien dans la préparation à la guerre n'explique la défaite. Les Austro-Russes à Austerlitz (1805) et les Allemands lors de la bataille de la Marne (1914) dégarnissent leur

centre dans un mouvement offensif. Dans les deux cas, les Français enfoncent le centre dégarni et l'emportent. La manœuvre peut déjouer le nombre ou, plus exactement, une erreur de manœuvre peut annuler l'avantage du nombre. Il en résulte un principe d'application de la manœuvre: être le plus fort là où l'ennemi est le plus faible. Chaque erreur dans le domaine de la manœuvre revient à négliger la sécurité des forces et peut conduire à se faire surprendre. C'est une erreur de commandement!

Les guerres du Vietnam (1965-1975) et d'Afghanistan (1979-1989) sont marquées par des défaites des deux superpuissances militaires, américaines et soviétiques. Celles-ci ont été causées par la lassitude des opinions publiques face à la longueur et à l'inutilité de ces conflits. La résolution défensive des deux résistances a usé la volonté de combattre des deux géants, qui n'ont jamais pu remporter de victoires décisives sur une guérilla appuyée par un sanctuaire extérieur et donc intouchable. C'est surtout la défaite d'un enjeu faible (influence extérieure) face à un enjeu fort (libération nationale). C'est une défaite politique!

P. R.